L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 7 MARS 1885. 58ème Année

Dufour, Denègre & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. SAMEDI, 7 MARS 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 7e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Hoey & O'Connor, à 15 Bourse d'Encan St-Charles, rue St-Charles, trois terrains et les améliorations dans l'Est borné par les rues Howard, Freret, Pramière et Seconde.

Mais, mais, mais.—600 sacs sans réserve en lots au gré des acquéreurs. Voir l'annonce de D. E. Morphy, encanteur.

Le discours d'inauguration du Président Cleveland.

Comme tout citoyen américain, nous venons de lire et relire le discours qu'a prononcé M. Cleveland, devant l'assemblée suspendue à ses lèvres. Nous ne croyons pas que jamais document officiel ait été plus digne, à la fois, du grand peuple auquel il s'adressait et du haut fonctionnaire qui parlait. On y sent percer, à chaque ligne, le sentiment du devoir qui pèse sur le premier magistrat d'une République, des hautes responsabilités qu'il assume, et surtout le respect profond, inaltérable de la loi qu'il est chargé d'exécuter.

Il est bref, ce discours ; il ne s'attarde dans aucune vague dissertation, plus faite pour embrouiller les questions que pour les élucider. Il procède par aphorismes clairs, significatifs, qui ne laissent aucune incertitude sur les idées, les sentiments et, surtout, la détermination de l'homme. En quelques pages concises, il parcourt le vaste programme de la politique américaine, et il n'en laisse aucun point important dans l'ombre, encore moins dans le doute. Sur chaque chose, il dit son mot, et l'on est obligé de déclarer qu'il est juste ; il annonce qu'elle sera en conduite, et force est de la regarder comme irréprochable. Nous cherchons un endroit faible, un passage qui prête, si légèrement que ce soit, à la critique, et nous ne le trouvons pas.

Tout d'abord, M. Cleveland se met sur le terrain de la Constitution qui sert comme de phare à sa pensée, comme d'étoile à sa conduite.

Dans la politique intérieure aussi bien que dans la politique extérieure, il se place sous les auspices de Washington, de Jefferson, de Monroe. La Constitution, dit-il, avec l'illustre fondateur de la République, est "le résultat d'un esprit d'amitié et de concession mutuelle". C'est dans cet esprit que nous devons l'interpréter et l'exécuter. "Paix, commerce, relations amicales avec toutes les nations, alliance embarrassantes avec aucune d'elles," ajoute-t-il avec Monroe, Washington et Jefferson.

M. Cleveland se déclare en faveur des ouvriers américains contre l'immigration de races serviles qui dégradées qui avilissent le travail et amènerraient une baisse désastreuse des salaires.

Si nous conservons la simplicité républicaine dans notre conduite politique, nous pouvons échapper aux extravagances qui entraînent le prélèvement d'impôts onéreux; nous devons donc nous appliquer à diminuer, autant que possible, les taxes, mais sans oublier de protéger le capital et les bras employés dans les industries nationales. C'est là, nous le savons que les économistes attendaient le nouveau Président que l'on accusait de pencher vers le libre échange. La doctrine est, au contraire, irréprochable, et nous ne voyons pas que les amis de la protection, parmi lesquels nous nous plaçons avec fierté, aient à se plaindre de la déclaration de M. Cleveland, ni même y trouvent matière au moindre commentaire défavorable. La phrase, du reste, a été fort applaudie, comme elle devait l'être.

Le passage relatif à la réforme du service civil est, peut-être, celui qui mérite le plus d'être relevé et commenté ; il indique, nettement, chez le nouveau Président, la ferme détermination d'exécuter complètement la loi qui a été votée par le Congrès, et adoptée, d'un commun accord, par les démocrates et les républicains.

Quelques journaux prétendent qu'il a été accueilli avec moins d'enthousiasme que le reste du discours ; nous le regrettons. S'il se trouve dans le parti que nous servons, que nous croyons appelé à régénérer le pays, quelques petites ambitions déçues, il leur faut se résigner, se soumettre aux nécessités de la situation. L'avénement de la démocratie au pouvoir n'est pas autre chose, à nos yeux, que le triomphe de la légalité d'abord, puis la revendication éclatante du droit qu'a la nation de confier l'administration de ses affaires à l'honnêteté, à la capacité. Trop longtemps, les emplois publics ont été la proie des ambitieux et des incapables, la récompense de services plus ou moins problématiques rendus au parti victorieux dans la lutte électorale. Il est nécessaire de mettre un terme aux abus, aux scandales qui en ont été trop souvent la conséquence. Le parti démocrate devrait se félliter de ce que le peuple, par sa volonté librement exprimée, lui ait accordé la glorieuse mission de cimenter, fût-ce au prix de quelques sacrifices personnels, une réforme aussi salutaire.

Justice parfaite, protection égale pour tous, quelle que soit leur origine ou leur race, tel est encore le principe que proclame M. Cleveland, et il part de là pour demander un changement dans la politique suivie jusqu'à notre époque à l'égard des Indiens. Il faut les traiter avec plus de douceur, de justice, et surtout les instruire, les éclairer, les initier à tous les droits, à toutes les obligations, à toutes les responsabilités qui en découlent.

Quelle magnifique réponse aux perfides insinuations dont le parti démocrate est l'objet depuis tant d'années ! C'est à force de calomnies que les radicaux avaient tenu en laisse les hommes de couleur et les avaient empêchés de s'émanciper, de secouer le joug auquel ils étaient condamnés.

Ils doivent comprendre aujourd'hui où sont leurs véritables amis. Jamais on n'a plus nettement reconnu, plus solennellement proclamé leurs privilèges, que ne vient de le faire, en prenant possession de la Présidence, l'homme qui est à la fois le chef, l'organe de la démocratie, l'élu spécial du Sud.

Telle est la substance de ce discours qu'il faudrait reproduire tout au long, pour n'en laisser aucune partie inaperçue, attendu qu'il est extrêmement concis, qu'une ligne suffit quelquefois à l'orateur pour exposer tout un système.

M. Cleveland est un homme religieux, et un homme de famille. C'est sur une petite bible dont sa mère lui a fait présent dans sa jeunesse, qu'il a voulu prêter son serment, et c'est par une invocation à l'Etre Suprême qu'il termine son discours d'inauguration. On peut compter sur la parole d'un homme doué d'une telle élévation de principes, d'une si grande fermeté de caractère. Celui-là ne faiblira pas, ne faillira pas à sa tâche.

P. S.—Au moment où nous terminons cet article, le télégraphe nous transmet les noms des membres du nouveau Cabinet. M. Cleveland avait promis de s'entourer des citoyens les plus éminents du parti démocrate, les plus dignes de la confiance de la nation. Il vient de tenir fidèlement sa parole. Les hommes choisis sont tous, en effet, aussi remarquables par leur intelligence que par leur caractère ; tous ont de brillants antécédents; deux d'entr'eux surtout jouissent d'une grande et juste popularité, MM. Bayard, du Delaware, et Lamar, du Mississippi. Ils donnent au pays toutes les garanties qu'il peut désirer, mais nous nous abstenons de rien préjuger sur leur administration ; nous aimons mieux les apprécier d'après leurs actes futurs.

Les renseignements que nous avons reçus jusqu'ici ne nous apprennent pas si l'élément conservateur du parti républicain, qui a si puissamment contribué à l'élection de M. Cleveland, est représenté dans le cabinet. S'il ne l'était pas, nous le regretterions profondément. Le parti démocrate trouverait, dans cet élément, un auxiliaire puissant, au milieu des difficultés de toutes sorte qu'il va rencontrer dans l'œuvre réformatrice qu'il est appelé à accomplir.

M. H. Billaud (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'*Illustration* et du *Monde Illustré* du 7 et 12 février.

Louisiane.

Le *Foyer Créole*, paroisse St-Jacques, du 4 mars :

Par ces temps de pluies presque continuelles, les chemins publics sont devenus fort boueux et, dans bien des endroits, il s'est creusé de véritables tranchées qui rendent les voyages en voitures très difficiles.

—On nous annonce que la ligne téléphonique qui doit nous fournir une communication directe avec la Nouvelle-Orléans sera achevée aujourd'hui à dix heures.

—Le journal officiel de l'Etat—le *Capitolian Advocate*—a publié, cette semaine, la liste des médecins pratiquant dans les différentes paroisses de l'Etat et dont les noms sont inscrits dans les régistres du bureau de santé, conformément à la loi 31 de 1882.

Dans cette longue liste nous trouvons les médecins suivants enregistrés pour notre paroisse.

Pierre Misaël Lambremont, diplomé de l'Université de la Louisiane—1852.

Pierre Clément Tircuit, diplomé de l'Université de la Louisiane—1869.

Benjamin Winchester, diplomé du Collège médical de St-Louis—1872.

Augustin Hunter Mehrs, diplomé de l'Université de Transylvanie, Lexington, Ky.—1841.

Joseph Justin Gauthreaux, diplomé du Jefferson medical college de Philadelphie—1848.

Numa Himel, diplomé de l'Université de la Louisiane—1880.

Jean Louis Deslatte, diplomé de l'Université de la Louisiane—1876.

L'*Entreprise*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 4 mars :

Il est à craindre que la gîace de lundi dernier n'ait fait un tort considérable aux arbres fruitiers qui étaient en fleurs.

—Nous apprenons avec plaisir que les surveillants des chemins ont commencé leur ferroir, dans plusieurs districts ; que les choses répondent à leur appel, et sous bien disposés à en profiter. Toutefois, nous n'avons pas entendu dire qu'aucun citoyen ait refusé ses services, et nous avons tout lieu d'espérer que nos chemins, si justement critiqués par les étrangers, nous vaudront à l'avenir leurs félicitations.

—Dimanche soir, pendant que Mad. Sarah Du Valcour, à la résidence de son gendre, M. A. G. Barnard, remontait l'escalier avec une casserole d'eau chaude, elle a fait un faux pas, et le contenu du vase lui a échaudé la figure, les yeux et la main droite. Nous sommes heureux d'apprendre qu'elle est mieux, quoiqu'elle souffre beaucoup des yeux.

—Il y a quelques semaines, un fils de M. Melançon, âgé de 13 ans, pêchait au bayou Têche, près du Pont Breaux ; il s'est noyé en cherchant une ligne qu'il avait étendue. On a réussi à retrouver son chapeau et son capeau, mais son corps n'a été retrouvé que quinze jours plus tard.

—Un homme de couleur—Charlie Bowsle—demeurant à l'Ile Piquante—avait l'habitude de poser son fusil sur sa charrue tandis qu'il labourait, afin de chasser de son champ les étourneaux qui ravageaient sa plantation ; lundi, dans l'après-midi, il avait placé sur sa charrue le canon du fusil vis-à-vis de son corps ; le coup est parti accidentellement et l'a eu le crâne enlevé.

—Décédé, à sa résidence, en cette ville, ce matin, Mr. Euphrasie Garlin, âgé de 71 ans, 11 mois et 22 jours. Il était membre d'une grande famille, dont la plus grande partie demeurait dans la paroisse Ste-Marie. Pendant de longues années, il avait été un opulent planteur sucrier près du village de Franklin, mais par suite de la guerre, il a subi les mêmes pertes que tant d'autres qui éprouvées dans des circonstances désastreuses. Il laisse plusieurs enfants inconsolables de leur perte. Ses restes mortels seront transportés à Franklin, où ses funérailles auront lieu.

Le *Capitolian Advocate*, Baton-Rouge, paroisse East Baton-Rouge, du 5 mars :

Le temps est toujours défavorable aux travaux des champs.

—Nous apprenons avec plaisir par l'agent de la compagnie du chemin de fer de la Vallée du Mississippi dans notre localité, que conformément aux instructions qu'il vient de recevoir, il va désormais vendre des billets pour la Nouvelle-Orléans, aller et retour, bons pour *vingt jours*, $4,45. Auparavant, le billet d'excursion n'était valable que pour dix jours.

L'amirauté allemande paraît avoir trouvé, dans le dernier bateau torpilleur de 65 tonnes que lui a livré la maison Jarow, le type qu'elle désirait pour la navigation en haute mer. D'après la description qu'en donne l'*Admiralty and Horse Guards' Gazette*, ce bateau se distingue de ceux fournis par la maison Thornycroft au même gouvernement, par une plus grande largeur, ce qui augmente sa solidité à la mer et ne lui fait rien perdre cependant de sa vitesse. Il a 38m008 de long sur 4m017 de large. Il peut porter 25 tonnes de charbon, dont une faible partie seulement ne trouve pas place dans les soutes, étant en sac dans la chambre de chauffe.—Il a conservé une vitesse supérieure à 19 nœuds, pendant une course continue de trois heures. On affirme même que, par grosse mer, il est exempt de ces oscillations rapides qui mettent à une si rude épreuve, dans les autres bateaux du même genre, les marins les plus solides. Par suite d'une innovation heureuse du constructeur, il a été reconnu que le bateau pourrait encore parcourir 50 milles après que la chambre des machines aurait été envahie par l'eau, ce qui est un accident fort probable, vu le peu de résistance qu'offre la coque aux projectiles de l'ennemi.

L'amirauté n'a acheté des bateaux de ce genre aux meilleurs constructeurs anglais que pour s'en servir comme de modèles pour les faire reproduire dans ses arsenaux. Mais la première tentative pour imiter les bateaux Thornycroft ne paraît pas avoir été très heureuse, car un bateau, construit en Allemagne, n'a obtenu récemment qu'une vitesse de 18 nœuds dans les essais. On va changer son hélice pour voir si l'on aura pas, avec une autre, une meilleure utilisation de la force motrice.

La famille Ritterhouse, de Philadelphie, date de longtemps. Elle avait une fabrique de papier près de la petite rivière de Wissahickon, il y a de cela deux cents ans. Les Ritterhouse d'aujourd'hui habitent encore le même endroit et y font la même métier. Ils fabriquent du papier; seulement ils y ont ajouté une autre industrie, celle des lainages.

Affaires de Chine.

La *République Française* du 19 février :

Nous empruntons à la dépêche du correspondant du *Temps* quelques détails :

Lang-Son, 16 février, 11 h. du matin.

Le 11, la brigade Négrier a attaqué et emporté le village de Vanoi.

Le 12, après de sérieux et sanglants combats livrés au milieu d'un épais brouillard, la brigade Giovaninelli a repoussé les troupes chinoises de crête en crête et a bivouaqué le soir à la sortie des gorges. Les pertes des Chinois ont été énormes ce jour-là.

Le 13, une marche rapide a conduit toute l'armée devant Lang-Son.

Nos troupes ont été héroïques. Elles ont supporté avec entrain la fatigue, le froid et l'humidité d'un ciel toujours chargé de brumes.

On remarquera que les deux télégrammes particuliers sont datés de lundi, tandis que la dépêche officielle est de samedi. Comme les trois relatent les mêmes faits, on peut en conclure qu'il ne s'est rien passé d'important à Lang-Son dans les journées de dimanche et de lundi.

Quant aux journées précédentes, en voici le résumé :

Les 4, 5, et 6 (mercredi, jeudi et vendredi de la première semaine de février) marche de Chu, par le colonel Déo-Van, sur Dong-Song, où les Chinois ont un camp fortifié. On s'en empare. Nos lecteurs trouveront au Bulletin militaire la liste des braves tués à l'ennemi ou blessés dans ces trois jours. Ils y remarqueront les noms de bien des Alsaciens qui ont noblement versé leur sang pour le pays qui est et ne cesse d'être à leurs yeux la patrie.

Le 7 et 8, repos. Le 9, escarmoucher d'avant-poste.

Le mardi, 10, le général Brière reprend sa marche sur Lang-Son. Il s'agit de traverser une chaîne de montagnes bien plus accidentée que celle qui s'élève près du delta. Le lettré chinois dont nous avons déjà parlé et qui fit ce trajet en 1836, s'exprime en ces termes ; " En approchant de Lang-Son, l'horison est borné par une infinité de cimes âpres et aiguës qui ressemblent de loin à des milliers de pointes noirs. Là s'étend la chaîne des monts Pang-Che-Ling qui se développe comme un serpent sur une largeur de plus de 20 lis [11 kilomètres.] La route qui la traverse est très pénible : tantôt il faut gravir les cimes, tantôt faire des détours fatigants." Ce lettré suivait la route mandarine. Nos soldats ont passé à droite, à l'est, par un chemin dont nous avons souvent indiqué l'existence probable ; le terrain n'y devait pas être meilleur, et les Chinois avaient profité de ces obstacles naturels pour s'y fortifier.

Le mardi 10, point de combat, semble-t-il.

Le mercredi 11, la brigade Négrier enlève un village.

Le jeudi 12, par un épais brouillard, combat de dix heures à quatre heures. La brigade Giovaninelli s'empare des fortifications de l'ennemi et le chasse de crête en crête. On arrive à la sortie des gorges, c'est-à-dire dans la large vallée du Song-Ki-Cong, en amont de Lang-Son. Les Chinois sont en pleine déroute.

Le vendredi 13, il suffit de quelques coups de fusil et de canon pour chasser de Lang-Son et de Ki-Lua l'arrière-garde céleste. A midi, nous entrions dans la citadelle. Nos cantonnements sont à 3 kilomètres, au-delà de la rivière.

Les pertes des Chinois ont été énormes. Les nôtres, tués et blessés, s'élèvent à 261 hommes. C'est beaucoup, assurément. Mais si l'on avait continué à livrer de petits combats, à faire de petites expéditions, à exécuter de petits plans, nous aurions perdu bien plus de monde, sans aucun résultat. Cette campagne de quinze jours a été admirablement menée. Elle occupera une des meilleures pages dans les annales de notre jeune armée. La préparation, qui était des plus difficiles, a été admirable. Quant au plan stratégique, il a été conçu avec une parfaite entente du terrain, et il a été exécuté, sans précipitation, avec une bravoure digne des plus grands éloges.

Le général Lewal, ministre de la guerre, a adressé un télégramme au général Brière de l'Isle, afin de le charger de transmettre ses plus vives félicitations au corps expéditionnaire du Tonkin pour les brillants succès qu'il vient de remporter. La France entière s'associe à ces félicitations.

A la suite de la prise de Lang-Son, les opérations de nos troupes au Tonkin vont entrer dans une nouvelle phase. La brigade du général Brière de l'Isle, qui agissait de concert avec celle du général Négrier, va retourner à Hanoï, tandis que celle-ci va continuer d'opérer sur la frontière chinoise.

Le général Brière de l'Isle, pour rentrer à Hanoï, suivra la route mandarine avec la plus grande partie de ses forces. Il utilisera, pour la défense du défilé de Bac-Lé, les ouvrages abandonnés par les Chinois et il y laissera un poste.

Quant au général Négrier, il exécutera le plan que la *République française* a exposé récemment comme étant le seul rationnel et le seul possible. Nous avions reçu à cet égard aucune communication du ministère. Il ne nous déplaît pas de constater que le résultat de nos études concorde de tout point avec les décisions de l'état-major.

L'objectif du général Négrier sera en effet That-Ké, nœud des routes qui de Chine conduisent à Lang-Son et à Cao-Bang. That-Ké, nos lecteurs le savent, est situé à trois journées de Lang-Son et donne la porte qui conduit aux dernière villes chinoises.

De That-Ké, le général Négrier se rendra à Cao-Bang, puis à That-Nguyen, que nous occupons déjà.

La conquête du nord-est du Tonkin sera des lors complète.

Nous lisons, dans le *Temps*, du 17 février :

Notre petite et brave armée est arrivée à Lang-Son après quinze jours de marche dans une région pleine de mystères et par conséquent de dangers qui ont mis à l'épreuve la capacité, le sang-froid et l'expérience de ses chefs autant que le courage, la bonne humeur et la patience de ses soldats ; aux difficultés d'une route rudimentaire, comme elles le sont presque toutes dans ce pays, venaient se joindre l'obligation d'emporter à chaque pas les ouvrages ennemis et l'éventualité toujours possible, toujours imminente, d'une attaque subite opérée par des adversaires dont on ne connaissait pas les forces réelles ; si nous notons encore l'absence presque complète de moyens de transport et de ravitaillement, nous pourrons nous rendre un compte lointain des obstacles que nos troupes ont rencontrés et franchis. C'est donc avec une joie patriotique que le pays tout entier apprendra cette heureuse conclusion d'une campagne qui n'était pas sans lui causer quelques appréhensions.

Il est aujourd'hui démontré que nous pouvons tout faire dans ces parages, à la condition d'avoir une méthode et un but. Ce but, les nécessités diplomatiques et militaires les plus certaines nous l'avaient depuis longtemps fixé; il y a un an que l'heureuse affaire de Bac-Ninh nous donnait le Tonkin ; si nous avions voulu le prendre, car il nous est aujourd'hui prouvé que nous pouvons suivre jusqu'à Lang-Son des troupes en déroute que nos hésitations ont aguerries et que nos retards ont renforcées depuis. Avec Lang-Son, le traité de Tien-Tsin ne pouvait pas être un leurre, puisqu'il n'était que l'acceptation et la reconnaissance d'une situation de fait créée par nous et pour nous. Suffira-t-elle aujourd'hui pour assurer la tranquillité de notre possession ? Oui, sans doute, avec quelques opérations complémentaires qu'exige la sécurité de notre frontière de ce côté ; nous aurons des lurcusions à réprimer, des actes de brigandage à punir, une certaine police à exercer, mais la période guerrière de la campagne paraît terminée ; nous n'avons plus de conquête à faire ni d'attaque sérieuse à repousser.

Les chaussures que l'on fait à Athol, Massachusetts, à l'usage des ouvriers des mines de Californie et d'autres Etats, exigent une somme de travail vraiment étonnante. Le nombre de clous hongrois qui entrent dans chaque paire de bottes, est de 862 ; le nombre de coups que l'on frappe pour achever une paire est de 2374. L'ouvrier qui les fabrique, frappe par jour 5496 coups. Chaque paire pèse cinq livres et quart ; elle est à l'épreuve de toutes les fatigues imaginables.

—Comment, Jean-Baptiste, vous avez encore cassé une assiette !

Jean-Baptiste, tranquillement :

—Ça ne s'use pas autrement, la vaisselle !

De l'élevage de la volaille ou de celui du porc, quel est le meilleur, celui qui rapporte le plus ? Le *Poultry Journal* n'hésite pas à accorder la préférence au premier. "Donnez, dit-il, la même quantité de nourriture à la volaille et aux cochons, elle produira en viande un plus fort poids chez la première que chez les seconds. Quant à la qualité, la supériorité de la chair de volaille n'est contestée par personne ; elle plus succulente, plus délicate, plus salubre. Mais c'est surtout la production de l'œuf qui fait préférer la volaille. Le poids de nourriture nécessaire pour produire une livre de viande de porc, donne deux livres d'œufs, et l'œuf est la meilleure de toutes les nourritures.

On peut se passer de manger du porc ; mais qui se passera d'œufs ? Un médecin peut plus facilement exercer sa profession sans calomel, sans quinine, sans opium, qu'un cuisinier, faire son métier sans œufs. Mais de ce que l'élevage de la volaille rend plus de services que celui du porc, faut-il abandonner ce dernier ? non pas, les deux peuvent facilement marcher ensemble."

L'ancien gouverneur du Maine, Abner Coburn, qui vient de mourir, a laissé, par testament, $75,000 à l'institut classique de Coburn ; $200,000 à l'université Colby, de Waterville, ainsi que d'autres montants—en tout, $300,000.

Le collège agricole de l'Etat, à Orono, reçoit $100,000, et l'hôpital général du Maine, à Portland, $10,000.

Qui n'a entendu parler du sénateur James Fair, du Nevada, (Etats-Unis) le richissime propriétaire de mines d'or, l'ancien compagnon de fortune de M. Mackay.

On lira avec intérêt quelques incidents assez curieux, et tout à fait inédits, sur son passé :

M. James Fair est originaire d'Irlande ; il est né dans le comté de Tyrone. La famille Fair était avantageusement connue dans le pays ; c'étaient de braves gens, bons travailleurs, vous maniant l'épine noire à ravir, et fort habiles charpentiers. Le père de Jim ne pouvait s'entendre avec sa femme ; il fuisait mauvais ménage. Fatigué de cette vie désagréable, il fit un jour un paquet de ses hardes et disparut. Quelque temps après, on apprenait, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'il était, aux Etats-Unis, où il continuait à travailler avec l'énergie qu'on lui connaissait. Il fit de l'argent, et quand il eût amassé une somme assez rondelette, il retourna au pays pour voir sa famille. Jim avait alors une vingtaine d'années.

C'était le favori du père. Quand le vieux barbon songea à repartir pour l'Amérique, il voulut emmener avec lui son Benjamin. Le pauvre garçon était alors fort amoureux d'une assez jolie fille nommée Pearce. La séparation fut alors assez cruelle, mais il fallait partir ; Jim partit donc, mais le cœur gros. Le père et le fils se mirent à travailler la charpente ; ils gagnèrent pas mal d'argent et firent des économies.

Le jeune homme n'avait pas oublié sa fiancée. Aussitôt qu'il le pût, il écrivit à un ami, et lui envoya, en même temps, une somme suffisante pour permettre à la jeune fille de traverser l'Atlantique et venir partager sa petite fortune.

L'ami lui répondit que Miss Pearce l'avait oublié et en avait épousé un autre. Ce devait être là un coup terrible pour le jeune homme.

La lettre ajoutait, pourtant, comme riche de consolation, que l'infidèle avait une sœur charmante plus jeune qu'elle, plus jolie qu'elle, et que, s'il le voulait, il ferait facilement son bonheur, et accepterait sa main. Jim, reçut du coup qu'il avait reçu, envoya son consentement. C'est ainsi que Mlle Pearce Cadette épousa le futur millionnaire et sénateur des Etats-Unis. Le reste de l'Histoire de M. Fair et de son association avec M. Mackay est connu.

Comme presque toutes les autres industries, celle de la laine a fait, aux Etats-Unis, d'énormes progrès depuis quelques années. En 1866, la production totale n'était que de 137 000,000 de livres, tandis que l'importation s'élevait au double de ce qu'elle est aujourd'hui. Nous donnons les chiffres correspondants des deux années 1883 et 1884 :

	1884.	1883.
Produits étrangers	2 925 300	3 476 200
Produits du pays	25 689 300	20 425 600

Adam Stanton, un fureteur expérimenté et infatigable de nouveautés, rapporte, il y a trois ou quatre mois, à Virginia City (Nevada) des échantillons d'une roche d'une couleur très foncée, en forme de plaque, à peu près de la grosseur d'une pierre à aiguiser. Il se les était procurées, dit-il, dans une masse de rochers au milieu des collines qui bordent le désert, au Nord-Est de la ville. Des rares ressemblant à celles que fait le fer sur la pierre, étaient visibles sur les échantillons. M. Stanton déclara que c'étaient des pierres de touche de première qualité ; elles valaient les fameuses pierres de Lydie, en Asie Mineure, d'où on a tiré les premières. On sait que la qualité le Pactole, aux paillettes d'or, qui coulait, en effet, de riches veines de minerai.

La vraie pierre de Lydie est un quartz d'un noir velouté ou jaspé. On s'en est toujours servi pour essayer l'or. On frotte le métal sur la pierre, et sur le dépôt laissé par lui, on verse une goutte d'acide nitrique. La couleur que prend le dépôt au contact de l'acide, détermine la qualité de l'or. C'est ainsi que l'on établit le titre des articles de bijouterie dans les Hôtels de monnaie et dans le commerce. L'acide, du reste, n'affecte nullement la pierre, qui reste intacte. Il paraît que le dépôt trouvé par Stanton possède des qualités au moins égales à celles des produits si fameux de la Lydie. Ces pierres se vendent, à San Francisco, de $10 à $20. On s'en sert, dans cette ville, pour essayer les lingots d'or, avant d'en faire l'achat.

Nous trouvons, dans l'*American Mail*, de New-York, sur la mousse espagnole, si abondante dans les forêts de la Louisiane, et sur les nouveaux procédés employés pour la nettoyer, un article fort intéressant, qui prouve que l'on s'occupe beaucoup, au Nord, des progrès industriels du Sud. Nous en extrayons le passage suivant :

"Les bois de la Louisiane sont presque tous couverts d'une mousse qui est devenue, depuis plusieurs années, un facteur important dans le commerce. Un grand nombre d'ouvriers sont maintenant occupés à ramasser cette mousse, à la mettre en balle, à l'expédier pour la Nouvelle-Orléans, où elle est nettoyée, rouie et préparée pour le marché.

"Jusqu'ici, le rouissage avait été défectueux ; il donnait une mousse rude, peu flexible, mêlée d'une foule de matières étrangères, formant souvent des nœuds qui rendaient les matelas et les oreillers incommodes. On cherchait depuis longtemps, à remédier à ces inconvénient.

"On vient de trouver, à la Nouvelle-Orléans, un procédé qui, en vingt-quatre heures, rend la mousse qui vient d'être cueillie dans les forêts, en état de faire les matelats les plus moelleux, les plus confortables. Après être sortie de la nouvelle machine, elle est d'un noir de jais ; la fibre est à la fois forte, fine, longue, soyeuse ; elle ressemble beaucoup à la chevelure humaine ; on peut, à la rigueur, en faire des chignons pour les femmes. Pour les matelas, elle fait une victorieuse concurrence à la laine de la meilleure qualité.

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crus, reçus de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Portos de Sandeman & Co, Offley, Cruzes & Burmester.

Champagnes de toutes marques en remise.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, cet, cru, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Décédé à la Havane, Cuba, jeudi, 5 mars 1885, SAMUEL R. STEWART, natif de la Nouvelle-Orléans, à l'âge de 41 ans, fils de NISIDA GIGUEL et de feu SAMUEL STEWART.

Avis sera donné plus tard du jour des funérailles. 7mars—2t

Décédée hier, 6 mars, à 7 heures P. M. à l'âge de 18 ans, Mme JULIA MERVEAUX, native de la Nouvelle-Orléans, fille de Peter Boehm et d'Henrietta Pla. Les amis et connaissances des familles Boehm, Merveaux, E. Marchand et les membres de l'Association de Bienfaisance de l'Pelican sont respectueusement invités à assister à ses obsèques qui auront lieu aujourd'hui à 4 heures P. M.

Le convoi partira de sa dernière résidence, 10 rue Madison.

Salle de l'Association de Bienfaisance Mutuelle Young Pelicans—Le Conseil de Direction et les officiers et membres de cette Association sont priés de se réunir dans leur salle, No. 51 rue Hercville, samedi, 7 du courant, à trois heures et demie, pour assister aux obsèques de feu leur frère JOHN TAYLOR.

Les membres du P. M. B. A., ceux des Jeunes Fils de la Louisiane et des autres associations de bienfaisance mutuelle, sont respectueusement invités à assister aux funérailles.

Par ordre du Président,

FRED L. SAYLA, Président.

J. W. BOYNE, Secrétaire.

ACADEMIE DE MUSIQUE
DE BIDWELL.

Samedi, 7 Mars—Deux dernières représentations aujourd'hui.

Matinée à 12 m. Le Soir à 8.

MINNIE MADDERN
—DANS—
"CAPRICE."

7mars—1f

GRAND OPERA HOUSE,
Rue du Canal.

Samedi 7 Mars—Deux dernières représentations de

LES DEUX ORPHELINES.

Matinée à 12 m. Le Soir à 8.

7mars—1f

THEATRE ST-CHARLES.
De Bidwell.

Samedi 7 mars — Dernière représentation de

LIZZIE EVANS
—DANS—
MAUD MILLER.

Matinée à midi Soirée à 8 heures
7 mars—1f

ACADEMIE DE MUSIQUE
De Bidwell.

Immense succès et la continuation de l'engagement pour une soirée de plus — Demain et le soir 8 mars

MINNIE MADDERN
—Dans—
"CAPRICE."

7 mars—2f

GRAND OPERA HOUSE,
Rue du Canal.

D. BIDWELL ..... Directeur

Commençant DIMANCHE SOIR 8 Mars—Matinées JEUDI et SAMEDI à midi

KATE CLAXTON
—ET—
CHARLES A. STEVENSON,

Assistés par la

Compagnie du Union Square Theatre de MM. SHOOK & COLLIER.

Dans une grande reprise du Drame Romantique en cinq actes intitulé

"THE SEA OF ICE."

DIMANCHE 15 MARS
A CHILD OF THE STATE.

7 mars—

ACADEMIE DE MUSIQUE
DE BIDWELL.

Lundi, 9 Mars—Une Semaine, Matinées Mercredi et Samedi.

La grande sensation dramatique

CALLED BACK

Jouée par le célèbre

Théâtre de Madison Square.

E. H. MANTELL — W. J. FERGUSON
Miss MILLWARD — C. P. FLOCKTON
et autres

Un chargement de décors.

Plus de 1 000 000 de copies de CALLED BACK ont été vendues dans ce pays

Dimanche 15 mars—BUD RUF KEYS

THEATRE ST. CHARLES,
DE BIDWELL,
Rue St. Charles.

Commençant Dimanche Soir, 8 mars. Matinées Mardi et Samedi à midi.

LE CELEBRE
LORELLAS
Et sa superbe Compagnie

"MISHAPS,"

Pantomime grotesque

SKIP FROM PARIS TO COMO

La Comédie Musicale la plus Comique et la plus Grotesque du jour, entremêlée de Chansons, Prim Choses et de Danses à la Compagnie Picture, le tableau HANLON'S LE VOYAGE EN SUISSE. 7 mars

GRUNEWALD OPERA HOUSE
Rue Baronne, près Canal.

Semaine commençant

DIMANCHE, 8 MARS 1885.

Mercredi et Samedi, Matinée à Midi.

GRAND SPECTACLE DOUBLE

LE "SKETCH CLUB"
DE HICKSON.

Paraîtra dans la pièce dramatique en un acte intitulée

EDITHA'S BURGLAR,

Ainsi que dans la pièce méto-dramatique et comique en deux actes, avec explosion, intitulée

COMBUSTION.

PRIX COMME DE COUTUME.

Les sièges réservés sont maintenant en vente au bureau de location de l'Opera House, au magasin de musique de Grunewald, 127 rue du Canal, et au début du journal de l'Hôtel St. Charles.

7 mars—1f

A louer.

LA MAISON No 97, rue du Quartier, près Bourbon, venant d'être complètement restaurée. S'adresser au No 94 rue de l'Esplanade. 7 mars—1f.

PETITES ANNONCES.

DEMANDES.

Un français, instruit et actif, demande un emploi dans une famille, dans un bureau ou dans un magasin soit en ville, soit à la campagne. Bonnes références. Pressé. Ecrire au bureau de l'ABEILLE, aux initiales C. E. 27 fev—

A VENDRE.

A vendre—Cette propriété de valeur et bien située, No 160 rue Bourbon, coin Ste-Anne, convenable à tous genres d'affaires, conditions faciles. Louis R. Perret, 38 Passage de la Bourse 18 jan—1f

A vendre, à bon marché, un lot de vieux bonneaux, bons pour envelopper des marchandises. S'adresser au bureau de l'Abeille. 28 avril

A LOUER.

A louer—Un cottage neuf, 212 Napoléon Avenue, coin Collège, huit chambres et chambre à domestique dans le fond, trois terrains, $45 par mois. J. H. Spearing, agent, 49 rue St. Charles. 1er mars—8f.

LISEZ
Le Canadien des Etats-Unis,

Le plus grand journal hebdomadaire de langue française de New-York.

En vente TOUS LES LUNDIS, A MIDI, chez M. BILLARD, coin de Chartres et Bienville, et chez M. FOURNIER, 154 rue Royale.

Le numéro 5 cents.

GEORGES SOULIE,
SCULPTEUR-DÉCORATEUR,

Fournisseur des Sociétés Mystiques de la N. O

OFFRE ses services à tous les exposants qui désireraient des Attributs, Emblèmes, Statues, Animaux, Rosaces, Armories, etc., etc. Atelier, rue Collège, entre Valmont et Léon. Office, Exchange Alley, No 88, de 9 heures 4mars—1m

Le plus grand médium-guérisseur du siècle—Madame Melon, rue St. Joseph, 205, entre Carondelet et St-Charles, le plus grand médium du siècle, est prête à donner des informations relativement aux secrets du passé et du présent, et à enseigner à réussir en quoi que ce soit dans l'avenir. Elle communique sur tout sujet avec les parents morts. Elle a opéré les cures les plus merveilleuses là où la science de médecine éminente est restée impuissante. Consultations tous les jours de 8 heures A. M à 9 P. M., 21 et 23. Elle a des remèdes infaillibles qui ramènent les amoureux au froid. Toute lettre demandant une consultation doit renfermer $1. Les personnes ne parlant pas l'anglais doivent se faire accompagner d'un interprète. 20v—1m

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crus, reç